

Ali Baba et les quarante voleurs

Antoine Galland

Extrait 7

Résumé : Avec l'aide de Morgiane, Ali Baba fait croire au voisinage que son frère Cassim est mort de maladie.

5 Trois ou quatre jours après l'enterrement de Cassim, Ali Baba transporta le peu de meubles qu'il avait, avec l'argent qu'il avait enlevé du trésor des voleurs, qu'il ne porta que la nuit dans la maison de la veuve de son frère, pour s'y établir, ce qui fit connaître son nouveau mariage avec sa belle-sœur. Et comme ces sortes de mariages ne sont pas extraordinaires dans les pays persans, personne n'en fut surpris.

10 Quant à la boutique de Cassim, Ali Baba avait un fils, qui avait achevé son apprentissage chez un autre gros marchand, qui avait toujours rendu témoignage de sa bonne
15 conduite : il la lui donna avec la promesse, s'il

Ali Baba et les quarante voleurs

continuait à se conduire sagement, qu'il n'attendrait pas longtemps pour le marier avantageusement selon son état.

20 Laissons Ali Baba jouir des commencements de sa bonne fortune, et parlons des quarante voleurs. Ils revinrent à leur retraite dans la forêt dans le temps qu'ils avaient convenus ; et furent dans un grand étonnement de ne pas y trouver le corps de Cassim. Cet étonnement
25 grandit encore quand ils se furent aperçus de la disparition de plusieurs sacs d'or.

« Nous sommes découverts et perdus, dit le capitaine. Si nous ne cherchons promptement à y apporter le remède, insensiblement nous
30 allons perdre toutes les richesses que nos ancêtres et nous-mêmes avons amassées avec tant de peine. Tout ce que nous pouvons juger du dommage qu'on nous a fait, c'est que le voleur que nous avons surpris a eu le secret de
35 faire ouvrir la porte et que nous sommes arrivés heureusement à point nommé dans le

40 temps qu'il en allait sortir. Mais il n'était pas
le seul, un autre doit l'avoir comme lui. Son
corps emporté et notre trésor diminué, en sont
des preuves incontestables. Et comme il n'y a
pas d'apparence que plus de deux personnes
aient eu ce secret, après avoir fait périr* l'un, il
faut que nous fassions périr l'autre de même.
45 Qu'en dites-vous ? N'êtes-vous pas du même
avis que moi ? »

La proposition du capitaine des voleurs fut
trouvée si raisonnable qu'ils l'approuvèrent
tous. Ils tombèrent aussi d'accord sur le fait
qu'il fallait abandonner toute autre entreprise,
50 ne s'attacher qu'à celle-ci et ne s'en départir
qu'une fois réussie.

« Je n'en attendais pas moins de votre cou-
rage et de votre bravoure, reprit le capitaine ;
mais avant toute chose, il faut que quelqu'un
de vous, hardi, adroit et entreprenant, aille à la
55 ville, sans armes, en habits de voyageur et
d'étranger, et qu'il emploie tout son savoir-
faire pour découvrir si on n'y parle pas de la
mort étrange de celui que nous avons massacré
60 comme il le méritait, qui il était, et en quelle

* faire périr : tuer

65 maison il demeurerait. C'est ce qu'il nous est
important de savoir d'abord, pour ne rien faire
que nous ayons à regretter, en nous découvrant
nous-mêmes dans un pays où nous sommes in-
connus depuis si longtemps, et où nous avons
un si grand intérêt de continuer à l'être. Mais
afin d'animer celui qui se proposera pour cette
mission et l'empêcher de se tromper, en venant
nous faire un rapport faux qui serait capable
70 de causer notre ruine, je vous demande si vous
ne jugez pas à propos qu'en ce cas-là il se sou-
mette à la peine de mort. »

Sans attendre que les autres donnassent
leurs suffrages* : « Je m'y sou mets, dit l'un des
75 voleurs, et me fais gloire d'exposer ma vie, en
me chargeant de cette mission. Si je n'y réussis
pas, vous vous souviendrez au moins que je
n'aurai manqué ni de bonne volonté, ni de
courage, pour le bien commun de la troupe. »

80 Ce voleur, après avoir reçu les félicitations
du capitaine et de ses camarades, se déguisa
de manière que personne ne pouvait le prendre
pour ce qu'il était. Et, se séparant de la troupe,
il partit de nuit. Il entra dans la ville au moment

* leurs suffrages : leurs avis

85 où le jour commençait à paraître. Il avança jusqu'à la place, où il ne vit qu'une seule boutique ouverte, celle de Baba Moustafa.

Baba Moustafa était assis sur son siège, l'alêne à la main, prêt à travailler de son métier.
90 Le voleur l'aborda, lui souhaitant le bonjour ; et comme il s'apercevait de son grand âge : « Bonhomme, dit-il, vous commencez à travailler de grand matin ; il n'est pas possible que vous y voyiez encore clair, âgé comme
95 vous l'êtes ; et quand bien même il ferait plus clair, je doute que vous ayez d'assez bons yeux pour coudre ?

— Qui que vous soyez, reprit Baba Moustafa, il faut que vous ne me connaissiez pas. Si
100 vieux que vous me voyez, je peux me vanter d'avoir des yeux excellents ; et vous n'en douterez pas quand vous saurez qu'il n'y a pas si longtemps j'ai cousu un mort dans un lieu où il ne faisait guère plus clair qu'ici présente-
105 ment. »

Le voleur ressentit une grande joie de s'être adressé en arrivant à un homme qui, sans le savoir, lui donnait de lui-même nouvelle de ce

qui l'avait amené, sans le lui demander.

110 « Un mort ! » reprit-il avec étonnement. Et pour le faire parler : « Pourquoi coudre un mort ? ajouta-t-il. Vous voulez dire apparemment que vous avez cousu le linceul dans lequel il a été enseveli.

115 — Non, non, reprit Baba Moustafa : je sais ce que je dis. Vous voudriez me faire parler, mais vous n'en saurez pas davantage. »

Le voleur n'avait pas besoin d'éclaircissement plus ample pour être persuadé qu'il avait
120 découvert ce qu'il était venu chercher. Il tira une pièce d'or et, en la mettant dans la main de Baba Moustafa, lui dit :

« Je n'ai garde de vouloir entrer dans votre secret, quoique je puisse vous assurer que je
125 ne le divulguerais pas si vous me l'aviez confié. La seule chose dont je vous prie, c'est de me faire la grâce de m'enseigner, ou de venir me montrer la maison où vous avez cousu ce mort ?

130 — Quand bien même je voudrais vous accorder ce que vous me demandez, reprit Baba Moustafa, en tenant la pièce d'or prêt à la ren-

135 dre, je vous assure que je ne pourrais le faire : vous devez m'en croire sur parole. En voici la raison : on m'a mené jusqu'à un certain endroit où l'on m'a bandé les yeux et, de là, je me suis laissé conduire jusque dans la maison, d'où après avoir fait ce que je devais faire, on me ramena de la même manière
140 jusqu'au même endroit. Vous voyez dans quelle impossibilité je suis de vous rendre service.

— Au moins, répartit le voleur, vous devez vous souvenir à peu près du chemin qu'on vous a fait faire les yeux bandés. Venez, je
145 vous prie, avec moi, je vous banderai les yeux en cet endroit-là, et nous marcherons ensemble par le même chemin et par les mêmes détours, que vous pourrez vous remettre en mémoire ; et comme toute peine mérite récompense,
150 voici une autre pièce d'or. Venez, faites-moi le plaisir que je vous demande. »

Et en disant ces paroles il lui mit une autre pièce dans la main.

155 Les deux pièces d'or tentèrent Baba Moustafa ; il les regarda quelque temps de sa main sans dire mot, se consultant pour savoir ce

qu'il devait faire. Il tira enfin sa bourse de son sein et, en les mettant dedans :

« Je ne puis vous assurer, dit-il au voleur,
160 que je me souviens précisément du chemin qu'on me fit faire ; mais puisque vous le voulez ainsi, allons, je ferai ce que je pourrai pour m'en souvenir. »

Baba Moustafa se leva à la grande satisfaction
165 du voleur et, sans fermer sa boutique, où il n'y avait rien de conséquence à perdre, il mena le voleur avec lui jusqu'à l'endroit où Morgiane lui avait bandé les yeux.

Quand ils furent arrivés : « C'est ici, dit
170 Baba Moustafa, qu'on m'a bandé les yeux, et j'étais tourné comme vous me voyez. »

Le voleur, qui avait son mouchoir prêt, les lui banda et il marcha à côté de lui, en partie en le conduisant, en partie en se laissant
175 conduire par lui, jusqu'à ce qu'il s'arrêtât.

« Il me semble, dit Baba Moustafa, que je ne suis point passé plus loin. »

Et il se trouva véritablement devant la maison de Cassim, où Ali Baba demeurait alors.
180 Avant de lui ôter le mouchoir de devant les

yeux, le voleur fit promptement une marque sur la porte avec de la craie qu'il tenait prête ; et quand il le lui eut ôté, il lui demanda s'il savait à qui appartenait la maison. Baba Moustafa lui répondit qu'il n'était pas du quartier, et donc qu'il ne pouvait rien lui en dire.

185
190
195
200
Comme le voleur vit qu'il ne pouvait rien apprendre de plus de Baba Moustafa, il le remercia de la peine qu'il lui avait fait prendre et après qu'il l'eut quitté et laissé à sa boutique, il reprit le chemin de la forêt, persuadé qu'il serait bien reçu.



Questions

- 1/ Où Ali Baba habite-t-il maintenant ?
- 2/ De quoi les voleurs ont-ils peur ?
- 3/ A quoi s'engage le voleur qui part enquêter en ville ?
- 4/ Qui rencontre-t-il pour son enquête ?
- 5/ Quelle est la maison sur la porte de laquelle le voleur fait une croix à la craie ?